

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES DEUX FRÈRES

XIII

CONSTANTINE

Lettre du brigadier Michel Legrain à Nicolas Sautereau, cavalier au 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

MON CHER ENFANT

Voici trois années passées que je ne t'ai vu, et ma femme et moi nous avons pleuré comme des enfants en recevant ta lettre. Ainsi donc, te voilà un beau et brave soldat, avec l'estime de tes chefs et l'amitié de tes camarades. Christ! comme vous y allez, vous autres! Vous ne chômez guère sur cette terre d'Afrique, et les batailles courent l'une après l'autre, que ça fait plaisir! Tu as bien fait d'aller à l'école du régiment, tandis que tu étais encore en France et d'apprendre à lire, car en campagne on n'en a guère le temps. Et il faut qu'un soldat sache lire, écrire et compter. On ne sait pas ce qui peut arriver, et quand, avec ça, on a du cœur et de la chance, on est en passe de devenir officier tout comme un autre. Tu me demandes des nouvelles du pays. Je te dirai que tes deux frères sont toujours d'assez mauvais sujets et qu'il n'y a rien de changé dans leur existence, à cela près que le petit Jacques s'est marié avec une fille du Val. Il l'a prise au petit village de Sigloy, en face de Chateauf.

Elle n'a rien, lui non plus, et c'est une singulière manière de faire du beurre que d'associer deux cailloux.

Ta sœur, au contraire, la Mariette, prospère que c'est une bénédiction. Elle a quatre garçons, dont l'aîné approche dix ans. Son beau-père est mort, mais son mari est bien portant, et leur ferme est la mieux tenue de tout le Val. La semaine dernière,

je suis allé les voir: les bonnes gens m'on reçu à bras ouverts. La Mariette voudrait déjà que ton congé soit fini, pour que tu viennes te retirer avec eux; mais pour peu que le métier te plaise, je crois que tu feras bien de continuer. La vie du soldat, vois-tu, c'est droit comme un grand route, et ça va tout seul pour ceux qui sont honnêtes et braves. Il vient un jour où le régiment est devenu une famille et où on ne pense plus à s'en aller.

Les économies de garçon de ferme ont dû filer peu à peu depuis trois ans.

La Mariette m'a donné soixante francs pour toi, j'en ajoute autant et je t'envoie cette petite somme.

Tâche de devenir brigadier à la première occasion. C'est l'affaire de quelques bons coups de sabre, et tu ne dois pas être manchot.

Adieu, mon garçon; au revoir, plutôt. Ma femme, mon garçon et

moi, nous t'embrassons de tout notre cœur, et te souhaitons beaucoup de succès. Ton vieux camarade

MICHEL LEGRAIN.



Le cheval de M. de G... s'abattit à son tour.

Réponse de Nicolas à Michel Legrain.

« MON BRIGADIER,

Quand votre lettre m'est arrivé, il n'y avait pas moyen de vous répondre, et je vais vous dire la raison. Nous étions en train de prendre Constantine, une belle ville arabe, perchée sur un rocher, et qui s'est défendue un peu bien, à preuve même qu'elle nous a tué notre général qui a reçu une bombe en pleine poitrine.

Mais il ferait beau voir qu'on résistât à la France !

Nous avons pris Constantine d'assaut et nous voilà établis dedans.

Cependant, il paraît que nous n'y resterons pas longtemps — je parle de mon régiment — et que nous allons reprendre la plaine pour faire connaissance avec le plus redoutable des généraux arabes, l'émir Abd-el-Kader, comme on l'appelle, et qui est, en même temps, racontent les camarades, une manière de prêtre dans sa religion, comme qui dirait l'évêque d'Orléans, qui commanderait en même temps la division militaire.

Le bey de Constantine — il paraît que c'est le nom du roi dans ce pays — a pris la fuite ; mais son lieutenant s'est rendu après un combat acharné.

Nous campons dans la ville ou autour de la ville.

Je suis monté avec les camarades, suivant une permission qu'on nous a donnée, et nous voici attablés dans un café arabe où on nous sert du café sans sucre, ce qui n'est pas bon du tout.

Votre argent et celui de la Mariette est le bienvenu, croyez-le, et il me rend fièrement service ; aussi j'espère bien, dans ma prochaine lettre, vous donner la bonne nouvelle que je suis passé brigadier.

— Les camarades disent que je me suis très-bien battu, et le maréchal-des-logis a parlé de moi au colonel.

Je vous embrasse bien, ainsi que la bonne madame Legrain et le petit.

Si vous voyez la Mariette, dites-lui que je pense toujours à elle.

Votre fils adoptif pour la vie.

NICOLAS.

Cette lettre avait été, en effet, écrite dans une sorte de cabaret arabe, tenu par une famille juive.

Ils étaient là une douzaine de soldats de toutes armes, chantant et buvant.

C'était au lendemain de la victoire. Les maisons renversées par le canon fumaient encore. Le sang coulait par les rues, les vainqueurs donnaient la chasse aux vaincus, et les vaincus essayaient encore de timides représailles.

De temps à autre, on entendait un coup de feu isolé.

C'était un Maure enfermé dans sa cave qui faisait feu sur un soldat français, par un soupirail. Le soldat tombait, mais ses camarades arrivaient ; on faisait le siège de la maison comme on avait fait la veille celui de la ville, et l'assassin était recherché, pris et expédié sommairement.

Or, pendant que notre ancienne connaissance Nicolas Sautereau, devenu un fort beau chasseur d'Afrique, pliait sa lettre qu'il venait d'écrire sur le tambour d'un camarade du 17^e léger, la petite rue dans laquelle était le cabaret retentit tout à coup de cris déchirants et de pas précipités.

— Sus au méricaud ? sus au moicaud ! criaient plusieurs voix en bon français.

Les soldats qui étaient dans le cabaret se levèrent et précipitèrent dans la rue, Nicolas l'un des premiers.

Un vieux Maure fuyait de toute la vitesse de ses jambes, devant un demi-douzaine de zouaves qui le poursuivaient la baïonnette en avant.

Le Maure poussait des cris, levait les mains au ciel et, sans doute, protestait dans sa langue de son innocence.

Nicolas et les autres soldats lui barrèrent le chemin.

Alors le Maure se jeta à genoux et demanda grâce.

Les zouaves arrivaient sur lui.

— Il faut l'empaler ! disait l'un.

— Si nous le jetions du haut des remparts ? disait un autre.

— Halte-là ! camarades, dit Nicolas Sautereau que la supplicieuse et suppliante du juif toucha ; avant de tuer cet homme, il faut savoir de quoi il est coupable !

— Il a tiré sur nous !

Le Maure, qui paraissait comprendre l'accusation qui venait sur lui, leva les mains au ciel de plus belle, pour attester qu'il se trompait.

Nicolas le prit par le bras et le poussa dans le cabaret.

— Voyons, camarade, dit-il aux zouaves, on ne condamne pas les gens sans les juger.

— Est-ce que cela te regarde ? dit un zouave.

— Pourquoi pas ? fit crânement Nicolas.

Les soldats qui tout à l'heure buvaient avec lui prirent son parti.

Les zouaves se consultèrent ; on faillit en venir aux mains, mais un des zouaves, plus sage que les autres, s'écria :

— Après tout, le chasseur a raison ; il faut juger ce vieux bandit.

— Oui, oui, jugeons-le, répéta-t-on en chœur.

Nicolas protégeait toujours le vieillard en lui faisant un rempart de son corps.

— Voyons ! dit-il, de quoi s'agit-il ?

— Nous passions tranquillement dans une rue. Une balle siffla et traversa le turban d'un de nos camarades.

— Voilà le turban, dit le zouave.

— Et c'est cet homme qui a tiré ?

— Oui, oui, dirent plusieurs voix.

Le Maure protestait énergiquement par signes.

— C'est-à-dire, reprit le zouave qui avait porté le premier la parole, que nous l'avons vu à une fenêtre. Alors nous sommes entrés dans la maison, et il s'est sauvé.

— Mais vous ne l'avez pas vu tirer ? demanda Nicolas.

— Non.

— Alors qui vous dit que c'est lui ?

— Il a pris la fuite.

— Ce n'est pas une raison, et je vous engage à laisser cet homme tranquille.

— Non, non, dit un zouave, il faut lui faire son affaire.

Mais Nicolas s'était placé résolument devant le Maure.

— Et si je ne veux pas, moi ? dit-il.

Le Maure tremblait de tous ses membres et invoquait Allah de mille manières.

Les zouaves étaient menaçants, les soldats qui se trouvaient avec Nicolas paraissaient vouloir prendre parti pour lui, et sans doute qu'on n'en fût venu aux mains sans une circonstance fortuite.

Un officier vint à passer, vit le rassemblement, entendit les clameurs et entra dans le cabaret.

Il demanda le motif de tout ce vacarme.

Les zouaves exposèrent leurs griefs ; les chasseurs d'Afrique soutinrent la prétention de ne livrer le Mauro qu'après enquête.

L'officier fut de cet avis et donna raison à Nicolas Sautereau. L'officier parlait arabe :

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-il au Maure.

— Ali-Baboum.

— Ta profession ?

— Marchand d'étoffes.

— Est-ce toi qui as tiré sur les soldats français ?

— Non. Je prends Allah à témoin.

— Peux-tu le prouver ?

Le Mauro hésita et regarda Nicolas Sautereau.

— Parle, répéta l'officier, peux-tu prouver que tu n'as pas fait feu sur les soldats ?

— Je le prouverai, répondit le Maure, si tu as confiance dans cet homme.

Et il montrait Nicolas.

La présence de l'officier avait calmé tous les soldats ; on ne poussait plus des cris de mort contre le vieillard, et les zouaves ne songeaient plus à en venir aux mains avec les chasseurs d'Afrique. L'officier était, du reste, un lieutenant de zouaves, et cette particularité n'avait pas peu contribué à rétablir l'ordre parmi les hommes de son régiment.

— Voyons, reprit l'officier, s'adressant au Maure, quelle preuve peux-tu nous donner de ton innocence ?

Le Maure hésitait encore et continuait à regarder le chasseur Nicolas, comme si cet homme eût été son unique chance de salut.

Mais enfin il dit à l'officier :

— Si l'homme que voilà et qui m'a protégé veut me suivre dans ma maison, je lui prouverai que je suis innocent.

— Pourquoi cet homme plutôt qu'un autre ? demanda l'officier.

— Parce que j'ai confiance en lui.

— Plus qu'en moi ? fit le lieutenant.

— Oui, dit simplement le Maure.

Le lieutenant était un homme doux et instruit ; il ne se fâcha point. Seulement il fit cette observation :

— Cet homme ne sait pas ta langue, comment pourras-tu te faire comprendre ?

— Là parole est souvent inutile, répondit le Maure.

L'aventure était piquante. Le lieutenant traduisit à Nicolas les singulières conditions du vieillard.

— Je ferai ce que vous voudrez, mon lieutenant, dit-il.

— Eh bien ! va, dit le lieutenant.

Mais comme Nicolas s'apprêtait à suivre le Maure, un zouave lui dit :

— Prends garde, camarade, le vieux bandit est capable de t'emmener dans sa maison pour t'y assassiner.

Nicolas haussa les épaules et se contenta de frapper de la main sur la poignée de son sabre.

L'officier avait manifesté sa volonté, il fallait obéir. On laissa sortir du cabaret le Maure et Nicolas Sautereau.

Mais l'officier dit à celui-ci :

— Pour un arabe, c'est pain béni de tromper un Français, si cet homme ne t'en prouve pas, jusqu'à l'évidence, qu'il n'a pas tiré sur nous, tu le ramèneras et je le ferai fusiller sur l'heure. Au lendemain de la prise d'une ville, il nous faut de ces terribles exemples.

Le Maure marchait le premier ; mais Nicolas lui emboîtait

le pas de manière à ce que toute tentative d'évasion de sa part fût impossible.

Quelques zouaves et quelques chasseurs, piqués par la curiosité, suivaient à distance.

Le Maure parcourut un dédale de petites rues sales, tortueuses, et dans lesquelles le soleil pénétrait à grand-peine. Puis il s'arrêta devant une pauvre maison à un seul étage et dont la porte était demeurée ouverte lorsqu'il avait pris la fuite.

Un des zouaves cria à Nicolas :

— Oui, oui, c'est bien là !

Nicolas entra ; le Maure s'effaca pour le laisser passer ; puis il ferma la porte.

Alors le jeune soldat se trouva dans une sorte de cour comme en possèdent presque toutes les maisons mauresques, au milieu de laquelle était une petite fontaine qui laissait échapper un filet d'eau.

Le Maure alla vers le bassin de cette fontaine, y trempa ses mains et fit ses ablutions. Puis il regarda Nicolas, leva sa main droite vers le ciel et sembla lui dire :

— Dieu seul nous voit !

Nicolas fit un signe d'intelligence.

Alors le Maure se livra à une pantomime singulière. Il alla toucher une porte qui se trouvait à l'extrémité de la cour et fit comprendre au soldat que cette porte était inviolable, que jamais un homme, lui excepté, n'en devait franchir le seuil.

Et pour donner plus de force à sa pantomime il ouvrit une autre porte et sembla dire au soldat :

— Ceci est l'accès libre à tous. Tu peux entrer là, gravir cet escalier, visiter toute la maison, si bon te semble.

Nicolas, qui n'était plus le petit Solognot plein de simplesse, avait parfaitement compris au plutôt cru comprendre. La porte inviolable était celle du harem, de l'habitation mystérieuse où le vieillard cachait ses femmes.

Le Maure l'entraîna à l'intérieur de la maison ; elle était fort simple et d'aspect presque misérable.

Une vieille négresse encapuchonnée fut le seul être humain que Nicolas et lui y rencontrèrent.

La négresse, en revoyant son maître, donna tous les signes d'une joie satisfaite ; elle se prosterna devant lui, toucha plusieurs fois le sol avec son front et finit par lui baiser les mains avec transport.

Le vieillard, en recevant ces marques d'affection et de soumission, semblait oublier pourquoi Nicolas l'avait accompagné.

Alors celui-ci le lui rappela.

Il fit le geste de mettre un fusil à l'épaule.

— Oui, oui, fit le vieillard d'un signe de tête, tu vas voir.

Il y avait dans une salle où ils venaient de s'arrêter un large yatagan qui pendait au mur.

Le Maure le prit et prononça un nom : Ben-Aïssah !

Ben-Aïssah était le Salifat ou premier ministre du bey de Constantine, Achmet.

Alors le Maure fit le simulacre de couper une tête, puis deux, puis trois et cela jusqu'à six. Et sa mimique fut si expressive et si claire que Nicolas comprit que le Maure avait jadis six enfants, et que le terrible kalifat leur avait fait trancher la tête à tous.

Et comme Nicolas faisait un geste d'horreur, le Maure lui fit comprendre que le kalifat n'avait agi ainsi que dans l'espoir de lui extorquer un trésor considérable.

Le chasseur d'Afrique jeta alors un regard étonné sur les lieux qui l'entouraient.

Le Maure eut un sourire mystérieux.

— Oui, dit-il encore par signes, tu me crois pauvre ; mais il n'en est rien. Jo suis riche, très-riche...

Et il sut, avec ses mains et ses bras, qui décrivait des arabesques et des fantastiques dessins dans l'air, faire comprendre à Nicolas qu'il possédait de nombreux troupeaux, des chèvres, des dromadaires, au pied de l'Atlas, et de grandes terres mises en culture, et des étoffes précieuses, et des vases d'or et d'argent, et des sacs de sequins. Puis comme il craignait que le doute ne s'emparât de l'esprit de Nicolas, il se baissa vers le sol qui était dallé en marbre rouge d'Égypte, et il souleva une des dalles avec la pointe de son yatagan.

Nicolas recula ébloui. Le dessous de la dalle était littéralement pavé de pièces d'or.

Le Maure plongea ses mains amaigris dans cette cachette et les retira pleines de sequins. Puis il les tendit à Nicolas.

Mais Nicolas repoussa cet argent et fit comprendre au Maure qu'un soldat français était incorruptible.

Alors le Maure prononça plusieurs fois le nom d'Allah et ensuite le mot de Français, et Nicolas crut deviner qu'il appelait les bénédictions de Dieu sur lui et les gens de sa nation.

Dans sa mimique imagée, le Maure lui dit alors qu'il était prêt à se dévouer corps et âme aux Français et à leur sacrifier même une partie de ses trésors si on voulait respecter un trésor pour lui sans prix.

Alors il ouvrit une fenêtre qui donnait sur une cour intérieure, fit entendre un petit coup de sifflet et attira ensuite le soldat vers la fenêtre.

Nicolas se pencha.

Dans cette cour, qui était plutôt un jardin, il y avait trois femmes assises au pied d'un figuier, devant lequel coulait une fontaine. Ces trois femmes avaient le visage entièrement couvert ; mais Nicolas devina à leurs pieds nus et à leurs bras potelés qu'elles étaient jeunes.

Et le Maure refermant aussitôt la croisée et repoussant Nicolas en arrière lui fit comprendre que c'étaient ses filles.

Alors Nicolas devina le reste. Le vieillard avait pris la fuite et risqué sa vie pour soustraire ses enfants aux brutalités d'une soldatesque enivrée par la victoire.

Et dès lors, pour Nicolas, l'innocence du chétif vieillard ne fit plus l'ombre d'un doute.

XIV

UN TALISMAN

Lorsque le Maure eut achevé de se faire comprendre, Nicolas, à son tour, le rassura d'un geste, et lui fit signe qu'il pouvait rester chez lui, ne rien craindre, et que lui, Nicolas, se chargeait de tout.

Alors le Maure lui prit la main et la baisa, murmurant quelques paroles en sa langue qui, sans doute, étaient l'expression de sa vive reconnaissance.

Le chasseur d'Afrique retrouva, dans la rue, une partie de ses camarades et les zouaves accusateurs.

— Eh bien ? eh bien ? lui demanda-t-on de toutes parts.

Mais Nicolas répondit simplement :

— C'est au lieutenant que je dois faire mon rapport.

Un des zouaves qui avait mauvaise tête, et qui n'était plus alors dominé par le regard de son officier, s'écria :

— Mes amis, le cavalier nous fait poser. Si vous m'en croyez, nous entrerons dans la maison et nous y mettrons le feu.

— Oui ! oui ! dirent les zouaves.

Mais Nicolas se plaça devant la porte et cria :

— A moi les chasseurs !

La querelle allait recommencer et dégénérer en rixe sanglante.

Le zouave, qui sans doute avait bu, disait :

— Les cavaliers ont l'habitude de faire la loi aux fantassins, mais nous sommes des zouaves, nous !

Le bon sens de Nicolas triompha momentanément de cette exaltation.

— Ecoute, camarade, dit-il au zouave, un troupière qui a la raison ne peut pas refuser à s'expliquer. Laisse-moi parler d'abord ; nous nous battons ensuite, s'il le faut.

— Oui, oui, parle, Nicolas, dirent les chasseurs.

— Parle, répétèrent deux zouaves.

Le récalcitrant se mit à ricaner.

— Il paraît, dit-il, que tu étais avocat de ton métier, toi, avant d'être chasseur.

— Non, répondit Nicolas, j'étais valet de charrue. Mais ça ne fait rien, j'ai assez de bon sens pour comprendre ce qui est juste. Le lieutenant m'a donné une mission, je l'ai remplie. C'est à lui que j'en dois compte. Si, quand je lui aurai parlé, le lieutenant vous permet de brûler la maison, je ne m'y opposerai pas, jusque-là, comme j'ai la preuve que ce vieillard n'a pas tiré sur vous, je dois le défendre.

— Il a raison ! dirent les zouaves.

Naturellement l'esprit de corps poussait les chasseurs à approuver la conduite de Nicolas. On se remit donc en route pour le cabaret, où le lieutenant de zouaves attendait.

— Mon lieutenant, lui dit Nicolas, je ne puis raconter ce que j'ai vu qu'à vous seul.

Les zouaves recommencèrent à murmurer, mais l'officier leur imposa silence. Puis il entraîna Nicolas dans l'arrière-boutique du cabaret arabe.

Alors Nicolas lui raconta ce qu'il avait vu ; puis il ajouta :

— Ce pauvre homme craint pour son argent et encore plus pour ses filles. Je ne veux pas avoir mauvaise opinion des camarades, mais, enfin ils sont assez surexcités pour que, si on leur dit la vérité, ils aillent le soir faire le siège de la maison, ne fût-ce que pour voir les belles Mauresques.

— Tu as raison, répondit le lieutenant.

Et rejoignant les soldats, il leur dit :

— Mes amis, je suis pleinement satisfait des explications du cavalier Sautereau. Le Maure est innocent. Par conséquent, je vous ordonne de le laisser tranquille à l'avenir, et s'il était l'objet de quelque violence, celui qui s'en serait rendu coupable serait sévèrement puni.

— Vive le lieutenant ! exclamèrent les chasseurs.

Les zouaves étaient visiblement désappointés, mais ils se retirèrent sans mot dire.

Nicolas resta dans le cabaret avec les autres chasseurs et ferma la lettre qu'il écrivait au brigadier Michel Legrain.

Le lieutenant était parti. Mais tandis que ses camarades le complimentaient de sa modération et de sa fermeté, Nicolas vit reparaitre le zouave qui lui avait cherché querelle. Il était seul ; son oeil était allumé et ses narines dilatées témoignaient d'une irritation extrême.

(A CONTINUER.)

Commencé le 11 mars 1880. — (No. 11.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

DEUXIÈME PARTIE

II

LES ÉTATS DU ROI SALOMON.—(Suite.)

— Jean, mon ami, dit-il tout bas à son compagnon, nous avons du temps devant nous. Je connais notre honoré seigneur messire Olivier, et je gagerais ma tête qu'il est encore aux mains de ses barbiers. Veux-tu venir avec moi ?

Jean le Blond avait à peine donné un regard à ce spectacle, pourtant si nouveau pour lui, quo présentait le jardin de la Marche.

— Je suis ici pour obéir, répondit-il, et il faut que celle dont j'attends les ordres sache où me retrouver.

Le page le contempla de la tête aux pieds avec attention.

— Sur ma foi ! murmura-t-il, tu as déjà bien changé depuis tantôt, frère. Tu as déjà, pour un peu, cet air important des gens coiffés qui vont faire leur chemin. Allons, bravo ! Quand tu vas être seulement baron ou comte, souviens-toi que j'ai bon pied, bon œil et qu'il me faut travailler pour gagner ma vie.

Le beau jeune homme lui tendit la main en souriant.

— Moque-toi de moi, frère dit-il, tu as peut-être raison. J'ai tout oublié pour donner mon âme à une seule pensée... Et qui sait s'il y a en tout ceci autre chose qu'un caprice railleur de jeune fille ? Mais j'ai beau résonner, que ce soit la lumière d'un phare ou la lueur d'un feu follet, peu importe, il faut que je suive mon étoile !

— Moi, je te dis, s'écria le page, que tu parles mieux qu'un livre et que les princesses t'écouteront. Suis ton feu follet ou ton phare, mon frère... Mais ce n'est pas en restant sous cette toile dorée que tu atteindras l'un ou l'autre. Viens avec moi, nous chercherons ensemble, et quelque chose me dit que nous ne chercherons pas longtemps.

Une parole de refus vint à la lèvre du beau jeune homme, mais il tourna les yeux par hasard vers le jardin dont on apercevait une échappée par l'ouverture de la draperie. Il vit passer un essaim de femmes, et parmi elles il crut reconnaître celle dont l'image était au fond de son cœur.

Il se leva précipitamment et sortit le premier ; Jean le Brun n'eut que le temps de s'élaner sur ses pas et de le saisir par son manteau, en disant :

— Pas si vite, maintenant, frère ! prends mon bras et serre-le fort, car si nous nous perdions dans cette cohue, Dieu sait qu'il nous faudrait bien une semaine pour nous retrouver !

Jean le Blond, sans répondre, l'entraînait au pas de course vers ce groupe de femmes qui déjà se perdait dans la foule.

— Mais viens donc, s'écria-t-il au moment où les fugitives allaient disparaître derrière un bosquet ; ne la vois-tu pas là-bas... tout là-bas ?

— Je vois tant de choses, répliqua Jean le Brun, émerveillé, que je ne sais plus où j'en suis, mon frère... Ah ! la belle fête et les belles nymphes !... Tubieu ! si les dames d'Israël étaient comme cela, j'aurais voulu vivre de leur temps !

Ils arrivaient au coude de ce bosquet, derrière lequel la vision de Jean le Blond avait disparu. Au delà de ce bosquet l'éclairage du jardin s'interrompait subitement ; on avait figuré, à quelques pas de la lisière, un ravin profond où courait un tor-

rent, et les deux jeunes gens s'arrêtèrent étonnés devant ces ténèbres imprévues.

— Elles n'ont pu aller par là, dit Jean le Brun.

Mais le beau jeune homme croyait être sûr de ses yeux. Il fit quelques pas en avant et se trouva soudain en présence d'une petite troupe d'hommes dont les vêtements noirs se confondaient avec l'ombre.

— Retire-toi, fils de Baal, dit une voix creuse qui sortait du groupe, va te mêler au cortège de cette effrontée qui vient du pays d'Yemen pour voir un fou, et laisse en paix les sages !

Jean le Blond hésita, tant il avait désir de poursuivre jusqu'au bout l'aventure, mais le page l'attira en arrière.

— Tout beau ! murmura-t-il, viens voir ça, mon ami Jean, c'est quelque momerie préparée et ces jardins doivent être tout pleins de parades semblables... Viens voir ça, te dis je, et laisse-toi guider par mon expérience : je te promets que nous arriverons à bon port.

Jean le Blond, en faisant volte face, eut les yeux éblouis par des flots de lumière et dans le tourbillon des femmes qui passaient de nouveau, il crut reconnaître dix fois au lieu d'une la noble dame de ses pensées. Il se replongea dans la foule avec ardeur et oublia bien vite le quadrille des chevaliers noirs.

Désormais il obéissait à la haute expérience de son compagnon, mais hélas ! l'expérience de maître Jean le Brun était sujette à cautions. Ce n'était pas lui qui, comme le sage Ulysse, se fût laissé attacher au mât de son navire, les oreilles bouchées avec de la cire, pour ne point entendre le chant des sirènes. Nous avouons, sans difficulté, que Jean le Brun n'était pas du bois dont on fait les parfaits chevaliers. Il lui manquait la constance.

Jean le Brun ne pensait guère à la pauvre Mirette, au milieu de toutes ces splendeurs.

Il aimait pourtant de tout son cœur celle qui devait être sa femme. Il eut provoqué pour elle les uns après les autres ou ensemble tout ce qu'il y avait d'hommes d'armes hébreux ou de chevaliers gentils dans les jardins de la Marche ; mais elle n'était pas là et la tête folle de Jean le Brun courait la prétentaine.

Jean le Blond cherchait toujours, et chaque fois qu'il pensait avoir trouvé, il demandait l'avis de Jean le Brun. En un moment il s'écria selon son habitude :

— Regarde ! la voilà !

La raillerie, qui répondait invariablement à cette annonce, tant de fois démentie, ne vint point ; notre beau jeune homme, étonné, se retourna et ne vit plus son compagnon.

Il eut alors le cœur serré par une défaillance ; cette foule bruante et follement agitée au milieu de laquelle il se sentait perdu, était pour lui comme la mer. Il était là, égaré et noyé, le pauvre enfant des forêts ; autour de lui tout était l'inconnu.

Ce luxe inouï que ses rêves même ne lui avaient jamais laissé deviner, ces merveilles prodiguées, cette nuit, dont l'éclat le disputait au jour, ce faste, cette richesse, tout cela pesait sur lui comme un contraste navrant et lui montrait mieux sa misère.

La pensée de sa mère lui vint en même temps que des larmes mouillaient ses yeux. Ne pleurait-elle pas à cette heure, sa mère ? S'était-elle mise en route sur ses traces ? il avait reconnu, dans l'auberge de la Pavot, ce digne homme qui avait été le guide de son enfance.

Hélas ! sa mère n'avait que lui pour consolation ; il le savait bien ; il l'avait vu si souvent pleurer alors qu'elle se croyait seule avec Dieu. Et il avait abandonné sa mère !..

A dix pas de lui, il y avait un chevalier revêtu d'un riche costume hébreu dont les plis amples ne pouvaient dissimuler son effrayant maigreur sous le demi-voile qui s'attachait à son bonnet ou turban, on apercevait une figure pâle, décharnée et suffoquée. Une femme voilée s'appuyait au bras de ce chevalier. En la voyant, Jean crut reconnaître la belle et imposante taille de sa mère ; un souffle de vent fit ondoyer la lumière des girandoles : le voile qui couvrait le visage de l'inconnue se souleva et Jean poussa un grand cri.

C'était sa mère !

Sa mère qui se retourna, qui le regarda, et qui poursuivit sa route, sans lui adresser ni un signe ni une parole.

Jean ferma les yeux, car il se croyait fou ; quand il rouvrit ses paupières, le chevalier inconnu et sa compagne n'étaient plus là.

Jean voulut retourner vers les tentes où l'escorte de Blanche d'Armagnac avait pris ses quartiers, mais il ne savait plus son chemin. A chaque pas qu'il faisait, de nouvelles merveilles choquaient et fatiguaient son regard. Il n'avait plus confiance en lui-même et il lui semblait parfois que ce sol magique où il marchait allait s'entrouvrir sous ses pas.

Il essayait de se dire : Je rêve !

Mais sa mère ? il avait vu sa mère !

Et tout à coup ce fut un autre mirage, mais cette fois, si insensé, que Jean fit pour s'éveiller un effort suprême. Il venait d'apercevoir dans un salon de verdure, où une troupe de femmes se jouait parmi les fleurs, il venait d'apercevoir ce pauvre homme aux mœurs si austères, son ami, son guide humble et pieux : frère Tranquille !

Et ce n'était pas le vent dérangeant un masque ou un voile qui lui montrait l'honnête visage du bonhomme : Tranquille était là sans déguisement, au milieu des mille bariolages de la foule. Il avait sa soutanelle étroite et longue, il était, tel que son élève l'avait laissé au fond du pays de la Marche, misérable et râpé parmi ces magnificences ; tout seul, grave, naïf, ébahi.

Les femmes qui l'entouraient avaient le costume oriental ; leur front était couronné de pierreries et d'or ; Tranquille les regardait avec effroi, il se signait pendant qu'elles lui offraient leurs coupes, pleines d'un vin vermeil et qu'elles riaient à gorges déployées, il fermait les yeux, il voulait fuir. Mais une barrière fleurie l'entourait de toutes parts ; il était le prisonnier de ces sourires.

Jean le Blond regardait cela et n'en voulait point croire ses yeux. C'était encore le temps des enchanteurs. Jean se disait que ceci allait disparaître à son regard comme par magie...

Chose plus miraculeuse que tout le reste, la pensée de Jean se réalisa : au moment où le cercle des jeunes femmes se resserrait autour de Tranquille, qui joignait les mains avec terreur, les lumières s'éteignirent soudain et la salle de verdure se plongea dans l'obscurité.

Jean crut entendre son vieil ami pousser un cri de détresse.

Jean avait une épée au côté, Jean était brave comme un lion, il allait s'élaner pour tirer au clair cette épouvantable aventure, lors qu'il sentit deux petites mains retenir à la fois ses deux bras.

— Mon beau sire, dit une douce voix, je réclame un instant d'entretien de votre courtoisie.

— Je voudrais répondre comme je le dois à votre bonté. Madame, répliqua-t-il en cherchant à se dégager, mais...

— Fi ! Messire, interrompit l'inconnue, qui n'eut garde de lâcher prise, je vous avais jugé mieux ce matin en vous voyant caracolier au-devant de notre escorte, sur la route qui est entre Corbeil et la forêt de Fontainebleau.

Jean le Blond resta tout interdit ; il cherchait à percer le masque, mais le masque, en bel et bon velours, défait sa curiosité. Tout ce que Jean put voir c'est que l'inconnue était une jeune fille qui souriait en le regardant à travers les yeux de son loup.

— Que puis-je faire pour vous servir, Madame ? balbutia-t-il.

— Ceci est déjà mieux, mon beau sire, répliqua l'inconnue, et nous allons nous entendre. Vous pouvez m'aider à trouver dans cette foule certain jeune homme indiscret, qui s'expose à déplaire aux dames en les suivant le long des grandes routes et que j'ai besoin de voir.

Jean le Blond resta tout confus. Il comprenait bien que cette attaque, s'adressait à lui, mais le pauvre enfant était complètement désarmé pour une lutte de ce genre. Au fond des forêts, dans les clairières désertes, on peut bien rencontrer par fortune un bonhomme d'archer qui vous montre à manier l'épée mais un professeur qui vous enseigne la stratégie des cours, c'est impossible.

Jean le Blond regarda la belle inconnue dont le sourire espiègle devenait à chaque instant plus railleur. Il était timide à faire pitié, et bien qu'il rapportât ce qui se passait en ce moment à sa mystérieuse rencontre avec madame Blanche, il avait bonne envie de lâcher pieds et de se perdre dans la foule.

— Damoiselle... balbutia-t-il en baissant les yeux.

— Voilà ce que je cherche, acheva la jeune fille, et je croirais presque l'avoir trouvé, mon beau sire, s'il était présumable qu'un gentilhomme convié à une fête par sa dame, pût avoir l'idée de s'y présenter avec une casaque de gros drap vert et un manteau taillé pour la livrée,

Jean le Blond devint rouge comme une pivoine ; il eut presque envie de pleurer tant la conscience de sa pauvreté l'oppressa terriblement.

— Hélas ! Damoiselle, dit-il, si vous venez de la part de celle que je respecte à l'égal d'une sainte, portez, je vous en supplie, mon repentir à ses pieds. Je suis venu parce qu'elle m'a dit de venir et je n'ai point eu le temps de lui avouer le pauvre état que je tiens en ce monde. Rapportez lui mes propres paroles. Damoiselle, si vous êtes miséricordieuse autant que jolie. Dites-lui que je ne suis rien ici-bas, et qu'il me suffit de la chérir de loin, respectueusement, et de me prosterner comme je l'ai fait tant de fois sur la trace aimée de ses pas. Dites-lui que je voudrais être un roi pour mettre ma couronne à ses genoux, mais que je ne suis pas même gentilhomme, pas même écuyer ou page. Dites-lui enfin, ô bonne et charmante Damoiselle ! qu'elle me pardonne d'être venu avec le seul pourpoint que je possède et avec un manteau que je dois au bon vouloir d'un de ses gens.

Il parlait ainsi d'une voix douce et triste. Marie d'Argennes, car c'était elle, qui, sur l'ordre de sa maîtresse, avait d'abord été le chercher dans la tente des pages, et, ne le trouvant pas s'était mise bravement à sa poursuite au travers de la foule. Marie d'Argennes se sentait tout émue.

— Jamais je n'ai vu un enfant si beau ! se disait-elle si madame Blanche veut jouer avec son cœur, ce sera grande pitié ?

— Suivez-moi, mon cher sire, murmura-t-elle à l'oreille de Jean le Blond, tandis que son sourire perdait une fois pour toutes son expression de moquerie. Peut-être n'aurez-vous pas besoin d'interprète pour parler à votre dame... Et à cette heure prochaine où vous bénez votre étoile, souvenez-vous de moi, je vous prie, afin de me pardonner mes paroles imprudentes qui ont blessé votre fierté.

— Oh ! Damoiselle !... voulut dire Jean le Blond qui leva sur elle son regard reconnaissant.

— Je suis une folle, reprit Marie, mais venez, et surtout ne prenez plus d'ombrage, je suis chargé de vous faire échanger ce costume un peu trop rustique et qui vous ferait remarquer, contre des habits plus convenables.

Le front du jeune homme se redressa, il était orgueilleux, une parole de refus vint à sa lèvre ; Marie d'Argennes fut obligée de se pencher vers lui et d'ajouter à voix basse :

— Tel est l'ordre de madame Blanche d'Armagnac.

Jean le Blond leva les yeux vers le ciel, à ce nom, il ne résista plus. Il donna sa main à la belle Marie d'Argennes et tous les deux pénétrèrent la foule.

En ce moment Jean le Blond ne gardait aucune mémoire des visions qui l'avait poursuivi depuis son entrée dans ces jardins enchantés ; il ne se souvenait plus de l'étrange quadrille des chevaliers noirs embusqués sous l'ombre des grands arbres, il ne se souvenait plus de l'image bien-aimée de sa mère, qu'une illusion lui avait montrée, tout à coup, derrière un voile agité par le vent ; il avait oublié le mirage de ce salon de verdure, où le pauvre frère Tranquille s'agitait éperdu au milieu d'un essaim de fées.

Il avait tout oublié, il n'avait plus qu'une pensée. Blanche d'Armagnac, dont l'image rayonnait dans son cœur.

Marie d'Argennes possédait un merveilleux talent pour s'ouvrir un passage dans la foule ; elle mit à peine quelques minutes à franchir l'espace dans lequel Jean le Blond errait depuis une grande heure, et bien-tôt apparurent les tentes dorées du camp de Saba.

Ce fut précisément vers la plus vaste et plus riche de ces tentes que Marie d'Argennes se dirigea. Elle en fit le tour en courant, souleva une portière qui se trouvait du côté opposé à l'entrée publique, prononça un mot de passe à l'oreille d'un esclave noir qui veillait à l'intérieur, le cimeterre nu à la main, et fit entrer Jean le Blond dans un compartiment étroit, où plusieurs dames d'atour de la reine de Saba étaient rassemblées.

Un joyeux éclat de gaieté, accueillit l'entrée du beau jeune homme et de sa compagne. Jean le Blond ne savait déjà plus quelle contenance garder. Pour un sauvage comme lui, c'était là une bien rude épreuve.

Ses yeux firent le tour du réduit et partout il trouva des minois moqueurs.

Elles étaient là une demi-douzaine, toutes jeunes, toutes jolies, toutes impitoyables. Marie d'Argennes eut beau s'interposer en faveur du pauvre beau jeune homme, on commença contre lui un feu roulant d'espiègleries.

Il y avait, épars sur les sièges, un manteau coquet de page, une toque de velours bleu céleste, un justaucorps de même couleur, des lacets roses, et des brodequins à la poulaine assortis.

— Sire page, dit une des jeunes filles, ou plutôt, sire prince, car le petit roi voudrait bien être traité comme vous allez l'être, nous sommes vos servantes et nous attendons vos gracieux commandements pour commencer votre toilette.

— N'attendez rien, mes filles, dit Marie d'Argennes, qui semblait presque sage au milieu de ces étourdies, il s'agit d'une chose sérieuse, à ce qu'il paraît, et ni vous, ni moi, nous ne savons le fin mot de tout ceci.

— Le fin mot, s'écria Catherine, une blonde charmante, c'est qu'il ressemble à un petit chevalier des contes de fées, et que messire Olivier a la cinquantaine scannée !

Et les autres de rire.

— Voyons, s'écria Marie d'Argennes, notre dame et maîtresse attend !

Elles aimèrent, toutes tant qu'elles étaient et de tout leur cœur, leur dame et maîtresse ; les rires cessèrent aussitôt et l'on se mit en mesure d'entamer le sérieux travail de la toilette du page.

Car ces vêtements qui étaient épars sur les sièges, vous ne vous en douteriez point si l'on ne vous le disait formellement : brodequins à la poulaine, justaucorps bleu lacé de rose, manteau d'azur et toque de velours, composaient le costume d'un page de la reine de Saba.

Ainsi s'habillaient les Arabes de l'Yemen au temps du sage roi Salomon, suivant le sentiment de maître Annibal Cola, qui était le grand ordonnateur de ces fêtes.

Deux jeunes filles s'emparèrent des brodequins, deux autres prirent le justaucorps chacune par une manche, et les deux dernières se chargèrent de la toque et du manteau.

Certes, elles avaient raison, de l'appeler sire prince. Ce soir-là il n'y avait point de roi mieux servi que Jean le Blond.

En un clin d'œil la métamorphose s'acheva. Le manteau d'azur fut jeté de côté sur le justaucorps, la toque de velours fut posée à la crâne et laissa échapper le luxe charmant de la chevelure bouclée.

Elles ne riaient plus les jeunes filles.

Il était si beau cet enfant, avec son doux visage et ses grands yeux timides !

— Adieu, sire prince ! dirent elles.

Et soulevant un coin de la draperie, elles disparurent, non sans jeter vers lui un dernier regard.

Jean le Blond était seul avec Marie d'Argennes. Marie demeura un instant silencieuse.

— Beau sire, dit-elle enfin, je ne sais si je vous reverrai jamais, mais dans mon âme, je vous souhaite du bonheur.

Jean le Blond se pencha sur sa main et la baisa.

— Vous êtes bonne, Damoiselle, répondit-il, et je vous remercie.

Marie d'Argennes reprit :

— Messire Jean, je suis re-tée ici la dernière parce que c'était mon devoir. J'ai à vous faire connaître les instructions de madame Blanche d'Armagnac, ma dame.

Les yeux de Jean le Blond brillèrent comme si un rayon de lumière les eût frappés tout à coup.

— Vous allez sortir d'ici comme vous y êtes entré, poursuivit Marie, par la porte dérobée ; le nègre qui la garde va croiser au-devant de vous son cimeterre en disant *Blanche*, vous répondrez : *Beauté*, c'est le mot de passe. Vous ferez le tour de la tente et vous irez attendre devant la porte principale. Au moment où le roi Salomon fera son entrée dans les jardins, le cortège de la reine de Saba se mettra en marche...

— Et je tâcherai de me rapprocher de la reine ? interrompit Jean le Blond qui brûlait d'impatience.

Marie d'Argennes murmura avec un sourire triste ;

— Celui qui s'appelle cette nuit le roi Salomon a de longues épées à son service... Et quo lui coûte la vie d'un homme !

— Et quo me fait à moi la vie ! s'écria Jean le Blond.

La jeune fille l'interrompit.

— Vous aimez de tout votre cœur, dit-elle, et je vous le répète, beau sire, je souhaite que vous soyez heureux.

— Mais, ajouta-t-elle, en faisant un pas vers la draperie par où ses compagnes avaient disparu, vous ne tenterez point de vous rapprocher de la reine.

Jean le Blond courba la tête; il lui sembla qu'on lui enlevait tout ses espoirs.

— Vous laisserez passer la reine, poursuivit Marie, vous laisserez passer la première femme qui viendra après la reine car ce sera moi. Vous vous approcherez de celle qui me suivra et que vous reconnaîtrez à son chaperon de velours de la même nuance que votre toque et à son manteau d'azur pareil à votre manteau. Vous lui offrirez votre main, et que Dieu vous garde, Messire !

— Et cette femme ? demanda Jean le Blond d'une voix suppliante. Oh ! je vous en prie, dites-moi ?...

Marie d'Argennes avait déjà soulevé la draperie, elle mit son doigt sur ses lèvres roses.

Et la draperie retomba.

III

LA SALLE DES ENCHANTEMENTS

Ce n'était pas une illusion et les yeux de Jean ne l'avaient point trompé; c'étaient bien son bon ami le pauvre frère Tranquille que Jean le Blond avait vu au milieu d'une sorte de paradis musulman éclairé par des lumières éblouissantes. Ce lieu féerique était le théâtre où devaient être figurées les molles délices de la cour de Salomon, après que ce roi eut quitté le chemin du Seigneur.

Voici ce qui était arrivé : Tarchino avait conduit le bon frère Tranquille en croupe et au grand galop depuis l'auberge de la Pio jusqu'au château de la Marcho. En arrivant, comme il avait hâte de s'entretenir avec le comte, il avait dit à ses compagnons en poussant Tranquille au milieu d'eux : Gardez-le-moi.

Les compagnons de Tarchino examinèrent Tranquille, qui avait les yeux tout hagards, et le même sourire vint à toutes leurs lèvres. On allait se divertir et faire dans les États de Salomon une entrée triomphante.

À côté de la voûte tendue de draperies, qui était comme le seuil du pays enchanté, se trouvait un hangard tout plein d'objets destinés à la représentation; il y avait surtout là des litières pour les rois amis ou tributaires de Salomon, pour les reines et les pontifes. On prit une de ces litières, on la décoiffa et l'on en fit une sorte de palanquin découvert. Une escabelle fut mise au milieu, frère Tranquille fut placé sur l'escabelle et quatre vigoureux soldats, élevant les brancards au-dessus de leurs épaules, s'engagèrent sous la voûte en criant :

— Place à Salamazar, le sorcier de la reine !

Tranquille apparut aux regards de la foule qui encombraient les abords de la voûte, assis tous droits sur son escabeau avec sa soutanelle serrée qui le faisait mince et long comme la hampe d'une lance, avec son visage étonné que surmontait à son insu, un haut bonnet de magicien trouvé sous le hangard.

La foule salua par des acclamations frénétiques cette procession qui ouvrait la série des farces promises.

— Salut ! cria-t-on de toutes parts, salut, gloire et honneur au magicien de la reine !

Il faut pourtant bien dire quelle était la position mentale de Tranquille et ce qu'il pensait ce pauvre être incomplet, qui avait en lui des faiblesses d'enfant avec des élans héroïques, qui avait l'ignorance et la science, la sagesse et la folie. Tranquille était, avant tout, un esprit appauvri par la continuelle rêverie. Tranquille vivait hors du monde réel, et depuis son enfance, il y avait autour de lui comme un autre univers créé par la fièvre de son cerveau.

Une heure auparavant, dans la salle basse, de l'auberge, Tranquille s'était endormi dans l'exaltation de ses rêves : au moment même où on l'arrachait en sursaut à son sommeil, on l'avait guindé sur un cheval dont le galop rapide avait achevé de l'étourdir.

Il sentit bien, pendant que le cheval de Tarchino l'emportait, que les idées tournaient dans sa cervelle; il vit la nuit se peupler tout à coup et une sorte de vertige joyeux s'empara de lui, les cailloux de la rue rendaient des gerbes d'étincelles et dans l'entretien des hommes d'armes, il saisissait un mot à chaque instant répété :

— Salomon ! Salomon ! Salomon !

Le songeur était là déjà au milieu d'un songe et se laissait bercor.

Pendant qu'il traversait la voûte, un grand éblouissement remplit son cerveau.

Une fois dans le jardin, c'était bien un monde nouveau qui l'entourait et qui ressemblait à ce monde confus, ténébreux, et à la fois splendide qui surgissait si souvent dans la solitude de ses nuits, le monde enfanté par les fous savants et malades, ses prédécesseurs dans la recherche de l'Œuvre.

Et ici, comme dans les rues obscures de Paris endormi, Tranquille distinguait un mot qui dominait les fracas de la foule.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance, à l'avenir nous ne pourrions fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an	\$1.00
" Six mois	0.50
" Trois mois	0.25
" Le numéro	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boite No. 1936.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal